

Préface de Jacques-Alain Miller

Serial killer. Le mot est neuf. Il date de la fin des années 1970, et il est américain, ce qui est logique, les États-Unis s'étant montrés, et de loin, la terre la plus féconde en « tueurs en série », comme on l'a traduit en français. Son attribution est contestée (entre deux Robert, Ressler, agent du FBI, et Keppel, docteur en médecine). Il s'imposa dans la langue à la faveur du retentissement médiatique et populaire que connurent les crimes de Ted Bundy¹.

C'était un beau parleur aux manières charmantes, capable, dit-on, de changer de physionomie comme un caméléon ; il était diplômé en psychologie et en droit ; il avait sans doute commencé à tuer à quatorze ans, et fut arrêté à vingt-neuf. Il avoua trente victimes : toutes étaient des femmes, toutes étaient blanches, toutes *middle class*, la plupart entre quinze et vingt ans, des lycéennes pour beaucoup, à la longue chevelure brune. Il s'allongeait des heures durant au côté de leurs cadavres, leur maquillait le visage quand il ne leur avait pas coupé la tête, et entretenait avec eux, jusqu'à putréfaction, des relations sexuelles.

Une immense littérature a été consacrée depuis lors aux *serial killers*, où l'intérêt morbide a sa part, mais aussi l'intérêt public : quels traits pertinents retenir pour cerner l'identité d'un UNSUB (*unknown suspect*) ? à quels indices reconnaître l'appartenance de crimes isolés à une série en cours ? comment dépister le tueur en série avant qu'il ne passe à l'acte ? peut-on prédire d'un enfant qu'il sera tueur en série ? Ce sont là quelques-unes des questions que la recherche scientifique a été amenée à se poser depuis une dizaine d'années. Les experts qui s'efforcent d'y répondre sont des policiers et des psys ; plus récemment, on a sollicité la biochimie, les neurosciences, l'imagerie à résonance magnétique.

Le champ d'investigation est en plein développement, les résultats

sont loin d'être négligeables sans être conclusifs, les criminologues tentent des synthèses.

*

Les policiers apportent leur connaissance de la scène du crime : un *serial killer* a un *modus operandi*, MO, qui lui est propre, mais qui évolue, et une « signature », une « carte de visite », qui, elle, est fixe.

Les théorisations du savoir que les psys acquièrent de leurs entretiens avec les criminels souffrent des contradictions opposant les différents registres et les courants multiples du domaine. Leurs trouvailles sont souvent controversées : c'est ainsi que l'ouvrage de Helen Morrison, médecin légiste et psychiatre, *My Life Among the Serial Killers : Inside the Minds of the World's Most Notorious Murderers*², basé sur l'interview de quatre-vingts de ces personnages, a été contesté dès sa parution en 2004. En revanche, une découverte plus ancienne, la « triade MacDonald³ », aurait bien résisté à l'épreuve du temps : le *serial killer* en herbe présenterait dans sa prime jeunesse trois marqueurs symptomatiques associés, l'énurésie, la pyromanie, et la cruauté envers les animaux, notamment domestiques. Hellman et Blackman⁴ se sont aventurés à recommander la mise sous surveillance de tout enfant présentant la fameuse triade, mais n'ont pas été suivis. Les entretiens avec plusieurs tueurs en série de bonne volonté appréhendés depuis lors ont tout de même permis de mettre un autre élément en évidence, à savoir la récurrence des perturbations de la relation à la mère : relation souvent incestueuse et empreinte de sadisme, mère méritant souvent d'être dite monstrueuse.

Des études biochimiques dans les années 1980 ont mis en valeur la concentration anormalement basse de l'acide 5-hydroxyindoléacétique dans le fluide cérébrospinal de mâles considérés comme constamment agressifs et antisociaux, sans que l'on puisse dégager de lien de causalité⁵.

Enfin, les études neurologiques les plus récentes mettent en cause deux zones cervicales, le complexe amygdalien, impliqué dans la reconnaissance des émotions, notamment l'empathie, la peur et l'agression, et, lié en circuit avec lui, le cortex préfrontal, siège de plusieurs fonctions cognitives supérieures : l'affaiblissement du premier a des incidences sur la socialisation du comportement ; une réduction de 22,3% de la matière grise du second affecte les criminels tenus pour psychopathes *unsuccessful*, c'est-à-dire sous les ver-

rous⁶, sans que la présence de cette réduction permette pour autant de conclure à la psychopathie.

*

Le plus sûr de ce qui peut se dire du *serial killing* est, en fait, d'ordre définitionnel et typologique. Le savoir accumulé est surtout policier, judiciaire, descriptif, et classificatoire, aux normes de la *FBI Academy* de Quantico, dans l'État de Virginie, du *NCAVC* qu'elle abrite (*National Center for the Analysis of Violent Crime*), et du *US Bureau of Justice Statistics*.

Pour être reconnu comme *serial killer* au sens du FBI, il faut avoir tué au moins trois personnes au cours d'au moins trois épisodes distincts dans le temps. L'accent est mis sur le laps de temps qui doit séparer un événement du suivant. On comprend que le concept de la série exige que les actions criminelles en question constituent chacune ce que l'on pourrait appeler une unité d'acte, c'est-à-dire un élément actanciel *discret*, au sens linguistique, soit isolable. L'intervalle temporel est supposé être occupé par un *cooling-off* (« refroidissement ») interrompant le continuum émotionnel de l'acte⁷.

Lorsqu'il n'y a pas discontinuité temporelle et émotionnelle, il n'y a pas *serial killing*, mais *spree killing* ou *mass murder*. La différence est ici spatiale : le *spree killer* (pas de traduction française officielle pour l'instant : être *on the spree*, c'est être en vadrouille, en gogaille, en bordée) tue au moins à deux endroits sans presque aucun *time break* entre les meurtres ; le *mass murderer* proprement dit tue au moins quatre personnes au même endroit dans le même moment, ou dans un court laps de temps, si bien que la tuerie constitue un seul et même événement ; la fréquence de ces *mass murders* est, depuis les années 1980, en augmentation constante à travers le monde, et tout spécialement aux États-Unis⁸. On peut ajouter que le *spree killer* tue de façon indiscriminée et hasardeuse, sans critère de sélection, alors que le choix d'objet du *serial killer* est, lui, bien déterminé, comme le montre le cas de Ted Bundy ; quant au *mass murder*, il porte par définition sur une zone déterminée, à l'intérieur de laquelle les victimes restent indéterminées, sauf lorsqu'il s'agit d'exécutions organisées par des mafias.

Les nomenclatures proposées des *serial killers* sont multiples⁹ : sont-ils organisés ou désorganisés ? géographiquement stables sur une aire donnée, ou mobiles, ou encore strictement attachés à un endroit, leur

domicile par exemple, ou leur lieu de travail ? leur motif est-il délirant et hallucinatoire (*visionary*), veulent-ils éliminer un ensemble de personnes donné, les prostituées par exemple (*missionary*), cherchent-ils le plaisir (*hedonistic*), ou bien le pouvoir et le contrôle sur leurs victimes ? s'agit-il de tueurs professionnels, ou de criminels endurcis ayant accessoirement recours au meurtre pour parvenir à leurs fins, comme les trafiquants de drogues, ou bien de véritables *amateurs* ?

Seul l'amateur est *serial killer stricto sensu*.

*

Ces classifications ne sont pas des constructions théoriques : elles sont faites pour être immédiatement opératoires.

La police les utilise dans le *profiling* (profilage) d'un tueur en série à capturer. Il s'agit de cerner aussi vite que possible son « profil psychologique » à partir des éléments pertinents recueillis sur son comportement criminel. La tâche est confiée à des psychologues ou des psychiatres¹⁰.

La méthode s'imposa au milieu des années 1950 grâce au tour de force à la Sherlock Holmes d'un psychiatre qui établit un profil dont l'extrême précision permit d'arrêter le criminel connu sous le sobriquet de *the Mad Bomber of New York*¹¹. Sur une période de huit ans environ, celui-ci n'avait pas déposé moins de trente-deux paquets d'explosifs à travers la ville, dans les salles de cinéma notamment. Après étude du dossier, des photographies et des lettres envoyées par le personnage entre 1940 et 1956, le Dr. James Brussels fut en mesure d'indiquer aux enquêteurs : « Homme corpulent. Âge moyen. Né à l'étranger. Catholique romain. Célibataire. Vit avec son frère ou sa sœur », et de leur préciser qu'il était paranoïde, détestait son père, avait été l'objet de l'amour obsessionnel de sa mère, et vivait dans le Connecticut. Il ajouta : [...] *when you find him, chances are he will be wearing a double breasted suit. Buttoned.* (« quand vous le trouverez, il y a des chances qu'il porte un costume croisé. Boutonné. ») Tout se révéla exact. Le Dr Brussels se distingua de nouveau dans l'affaire du *Boston Strangler* dans les années 1960.

À partir de 1970, la méthode fut formalisée et perfectionnée au *Behavioral Sciences Unit* (BSU) de la *FBI Academy*, et c'est la plus enseignée dans le monde.

Néanmoins, un criminologue anglais du nom de David Canter¹² développe pour sa part depuis les années 1980 une *Investigative Psychology*, mais le rôle qu'y joue l'exploitation des statistiques en

limiterait l'application au Royaume-Uni. Enfin, un expert californien, Brent Turvey¹³ a inventé la *Behavioural Evidence Analysis* (BEA), sans doute trop sophistiquée pour la pratique policière.

*

Les synthèses criminologiques sur les *serial killers* restent peu convaincantes.

Quand on spéculer sur les faits de société et de culture qui favoriseraient l'apparition du phénomène : la violence ambiante, sa tradition historique, sa représentation littéraire et médiatique, on taille sans doute trop large. Quand on annonce un « modèle intégré », comme la thèse étiologique d'Edward W. Mitchell¹⁴, à l'Institut de criminologie de l'Université de Cambridge, on ne dépasse pas la compilation. La dernière contribution venue à notre connaissance, l'article de Rebecca Taylor¹⁵, du Boston College, dans la revue *Brief Treatment and Crisis Intervention* du mois de mai dernier, promet une étiologie du tueur en série psychopathe. Qu'en est-il ?

Son seul apport est de dénoncer la synonymie courante dans la littérature entre l'ASPD et la psychopathie. L'ASPD (*Antisocial Personality Disorder*, curieusement traduit par l'OMS *Trouble de la personnalité dissociée*), est une catégorie introduite par l'*American Psychiatric Association* dans la quatrième édition du DSM, qui vise les sujets irresponsables, impulsifs, intolérants à toute frustration, dépourvus d'empathie, inactifs, manipulateurs, méprisants et transgressant les règles de la vie en commun, les normes sociales, les codes culturels, les droits et les sentiments d'autrui. Les psychopathes répondant aux critères de la *Psychopathy Checklist-Revised* de Hare¹⁶ satisfont presque tous aux critères ASPD. Néanmoins, insiste Mme Taylor, la plupart des personnes présentant l'ASPD ne sont pas des psychopathes. On reste très loin de l'étiologie annoncée.

Quant au traitement, l'évaluation de Harris, Rice et Cormier¹⁷, en 1994, semble avoir marqué une date de non-retour : sur 292 délinquants mâles violents, la moitié traitée durant deux ans, avec une présence moyenne dans le programme de cinq ans, présente un taux de récurrence violente plus élevée d'un tiers par rapport à la moitié non traitée mais emprisonnée. Cette déconvenue explique que la recherche mette désormais ses espoirs dans la prévention, par le dépistage du *serial k.* dès l'enfance ou l'adolescence¹⁸. Mais que retrouve-t-on ? Essentiellement la triade MacDonald, dont on se souvient qu'elle fut acquise il y a quarante-trois ans. Il est vrai que, plus

récemment, Moffitt¹⁹ a établi que, si la conduite antisociale est précoce et persiste au-delà de l'adolescence, le pronostic est mauvais. On conviendra que Monsieur de La Palice, sinon Alphonse Allais, n'est pas loin.

Concernant le *offender profiling* dont nous avons parlé plus haut des chercheurs navrés déplorent que « les méthodes courantes reposent sur une compréhension naïve et dépassée de la personnalité²⁰ ».

Le *serial killing*, comme le *spree killing* et le *mass murder*, sont encore trop peu développés dans notre pays pour que la recherche française pèse ici d'un grand poids. Il n'est pas impossible que le démantèlement programmé du « modèle social français » et l'adoption concomitante des valeurs de l'*American Way of Life* nous mettent prochainement à même de rattraper ce retard.

Déjà les *hate crimes*, ces « crimes de haine » visant comme tels des membres de communautés ethniques, religieuses, sexuelles, nationales, sociales, où le sociologue Denis Duclos²¹ voyait, il y a dix ans, les « symptômes d'une société américaine fragmentée » en raison de la démission de l'État, ne sont plus exceptionnels.

*

Avec le cas Landru, on quitte le temps présent, on tourne le dos à l'avenir, on monte dans la machine à remonter le temps.

Oubliez l'Amérique et ses monstres²². Vous vous retrouverez à la Belle Époque, pendant la Grande Guerre, durant les années folles. C'était au temps d'Arsène Lupin (Landru est né en 1869, Lupin en 1875).

Plus de *profiling*, plus de FBI, de BSU, de DSM, d'ASPD, d'IRM.

C'est l'excellent commissaire Belin, *from the* Sûreté nationale, qui hésite sur « la signification du regard » de « cet homme mystère ».

C'est Colette, qui, l'observant à son procès, elle, n'hésite pas : « [...] s'il abaisse à demi les paupières, écrit-elle, le regard prend cette langueur, ce dédain insondable qu'on voit aux fauves engagés. »

C'est Jules Romains, qui le rencontre avant le début de la série fatale, en 1913, dans son petit garage peint en rouge de la porte de Châtillon, et qui atteste qu'il était « un monsieur », soigné, bien mis, courtois, qui, plutôt qu'à un garagiste, « ressemblait [...] à un pharmacien diplômé, à un docteur, à un homme de loi » : il l'appelait, c'est tout dire, « le gentleman-garagiste ».

C'est Charles Trenet qui le chanta gaiement : « Landru, Landru, Landru, vilain barbu / Tu fais peur aux enfants / Tu séduis les

mamans / Landru, Landru, ton crâne et ton poil dru / Ont fait tomber bien plus d'un prix d'vertu / Landru, Landru, de quel bois te chauffes-tu ?... »

Il inspira à Chaplin son *Monsieur Verdoux*. Il avait inventé une motocyclette, la *Landru* : il espérait qu'elle ferait sa fortune.

Sa maîtresse conserva jusqu'à son dernier jour, à côté de celle de sa propre mère, sa photo encadrée.

Quant à la cuisinière, l'humoriste Laurent Ruquier est persuadé qu'elle est en sa possession²³, mais rien n'est moins sûr.

*

Pour situer le cas, laissons de côté les nomenclatures de nos chasseurs de tueurs, soyons simples, et distinguons crimes d'utilité et crimes de jouissance.

Les premiers ont une fin assignable qui est en dehors d'eux : la suppression d'autrui n'est jamais là qu'un moyen pour l'obtention de cette fin, qui est d'utilité, qu'elle soit privée (on leur trouve toujours un motif rationnel, c'est-à-dire communément compréhensible) ou publique (l'autorité tue pour décourager le crime). Si le crime de jouissance déconcerte et passionne à la fois, c'est qu'il porte sa fin en lui-même, délivrant à l'actant une satisfaction qui lui est si singulière qu'elle ne peut être partagée : insondable à quiconque, rebelle à l'universel, définitivement muette, aucun entretien psy ne saurait la faire parler, aucune statistique en réduire l'originalité.

Les crimes pour l'utilité publique sollicitent le calcul : cela n'est pas moins vrai de Beccaria, Bentham, Badinter, réformateurs, que de Joseph de Maistre, dont le calcul est conservateur. Le crime d'utilité privée mobilise l'entendement, le rapport de cause à effet, la déduction, autant de plaisirs qui ne sont pas pour rien dans le succès permanent des Sherlock Holmes, Rouletabille, Hercule Poirot, Maigret. Mais le crime pour le crime, c'est-à-dire le crime pour la jouissance, fait vibrer une autre corde. Non plus le libre jeu de la faculté raisonnante commune à l'humanité pensante, mais le théâtre plus secret de la pulsion, « de la cruauté », disait Antonin Artaud, qui isole chacun des êtres parlants dans sa part irréductible d'inhumanité.

Ce n'est pas ici que l'on trouvera à considérer l'assassinat comme l'un des Beaux-Arts, selon l'immortelle formule de Thomas de Quincey. Immortelle, mais faite pour dépister : ne montre-t-il pas très bien que le crime de jouissance, *murder of pure voluptuousness* est, dans l'ordre de l'esthétique, plutôt à situer du côté du sublime, au sens de

Kant ? L'imagination y fait l'épreuve de son impuissance²⁴. Cela ne se rencontre point dans les produits de l'art, dit Kant, mais seulement dans la nature à l'état brut. Ses axiomes l'empêchaient en effet d'apercevoir que le sublime se rencontre dans l'informe de l'inhumain qui est constitutif du « parlêtre » (Lacan), et sans quoi il n'est pas d'humanité qui tienne.

Kant sut pourtant saisir que l'étonnement confinait ici à « l'effroi, l'horreur, le frisson sacré ». (*Critique de la faculté de juger*, §29). Mais combien plus perspicace, Sade, évoquant « les crimes de la nature ».

*

Le vrai tueur en série, qui est, on l'a vu, « l'amateur », non le professionnel appointé par une organisation criminelle, ne commet dans la règle que des crimes pour la jouissance. Si la nature exacte de celle-ci reste opaque, sa répétition sérielle précisément en dénonce la présence, que confirment toujours les aveux.

C'est ici qu'éclate l'originalité du cas Landru.

Ici, point d'aveux et point de victimes, je veux dire de cadavres. La série est là, indubitable. Le choix d'objet aussi : des femmes, esseulées, en manque d'amour. Le profil rappelle l'ASPD, pourquoi pas ? Un petit escroc-caméléon charmeur, d'un type bien repéré depuis Ted Bundy. Le crime est *organised* et *place-specific* (la maison de campagne, à Vernouillet d'abord, à Gambais ensuite).

Et pourtant, nul indice de jouissance.

Nulle perversion saisissable chez ce rude baiseur, qui se dessina malingre avec un énorme pénis²⁵.

Landru est un tueur paradoxal.

*

Ses meurtres en série se présentent comme des crimes hautement utilitaristes.

Ils auraient un motif rationnel, le plus rationnel et le plus sympathique qui soit, la carte forcée par excellence : subvenir aux besoins de sa famille.

Entre la séduction systématique de l'objet féminin (283 femmes contactées) qui évoque Don Juan, et la volatilisation des victimes, qui en fait, plutôt qu'un Barbe-Bleue, le précurseur au petit pied des hommes de Wannsee, il n'y a rien — rien d'autre que ce qu'il allègue, et que l'on prit pour argent comptant : la famille, le bien-être des siens,

le souci d'un *pater familias* assumant sa mission jusqu'au bout, fût-ce contre le corps social.

Faut-il y croire ? Faut-il le croire ?

*

La réponse est dans ce livre.

Psychiatre, psychanalyste d'orientation lacanienne, clinicienne réputée, Francesca Biagi-Chai n'a pu s'entretenir avec Landru, mais elle a eu la curiosité d'ouvrir son dossier d'instruction conservé à la préfecture de police, de consulter les archives départementales des Yvelines, et de parcourir une bonne partie de la littérature populaire consacrée au personnage. Sans oublier jamais que la distance où nous sommes du cas ne permet malheureusement pas de doctriner avec certitude à son sujet, elle conte avec brio son histoire, ponctuant avec la plus grande délicatesse « les petits faits vrais » qui le feront voir au lecteur sous un jour parfaitement inédit. On entendra dorénavant ses propos avec « l'accent de singularité » (Paul Guiraud) qui en éclaire la teneur véritable, et qui n'avait pas été décelé jusqu'à présent.

Il était une fois un monsieur qui emmenait les dames à la campagne. Il prenait toujours à la gare deux *allers* et un *retour*...

Jacques-Alain Miller

Le 1^{er} octobre 2007.

NOTES

1. Wikipedia, *Serial killer, Spree killer, Ted Bundy*, Internet, 2007.
2. Morrison, Helen, MD., Goldberg, Harold, *My Life Among the Serial Killers, Inside the Minds of the World's Most Notorious Murderers*, New York, Harper Collins, 2004.
3. MacDonald, J. M., « The threat to kill », *American Journal of Psychiatry*, 120, 1963, pp. 125-130.
4. Hellman, D. & Blackman, N., « Enuresis, firesetting, and cruelty to animals », *American Journal of Psychiatry*, 122, 1966, pp. 1431-1435.
5. Dorfman, A., « The criminal mind, body chemistry and nutrition may lie at the roots of crime », *Science Digest*, 92, 1984, pp. 44-49.
6. Yang Y., Raine A., Lencz T., Bihle S., LaCasse L., Colletti P., « Volume reduction in prefrontal gray matter in unsuccessful criminal psychopaths », *Biological Psychiatry*, 57, 2005, pp. 1103-1108.

7. Holmes, R. M., & DeBurger, J., *Serial murder*, Thousand Oaks, Sage Publications, 1988 ; Egger, S., *The killer among us : An examination of serial murder and its investigation*, New Jersey, Prentice Hall, 1998.

8. Holmes, R. M., Holmes, S. T., « Understanding Mass Murder : A Starting Point. », *Federal Probation*, 56, 1992, pp. 53-61.

9. Douglas J. E., Burgess A. W., Burgess A. G., Ressler R. K., *Crime classification manual : A standard system for investigating and classifying violent crimes*, Simon and Schuster, 1992.

10. Holmes, R. M., & Holmes, S. T., *Profiling violent crimes* (2^e ed.), Thousand Oaks, Sage Publications, 1996 ; Wilson, P. R., & Lincoln, R., & Kocsis, R., « Validity, Utility and Ethics of Criminal Profiling for Serial Violent and Sexual Offenders », *Psychiatry, Psychology and the Law*, 4 (1), 1997, pp. 1-12.

11. Petherick, Wayne (s.d.), « Criminal Profiling : How it got started and how it is used », *Court TV's Crime Library*, Internet.

12. Canter, D., *Criminal shadows : Inside the mind of the serial killer*, London, Harper Collins, 1995.

13. Turvey, B. E., *Criminal Profiling : An Introduction to Behavioural Evidence Analysis*, London, Academic Press, 1999.

14. Mitchell, Edward W., *The aetiology of serial murder : toward an integrated model*, Internet, 1996-1997.

15. Taylor LaBrode Rebecca, « Etiology of the Psychopathic Serial Killer : An Analysis of Antisocial Personality Disorder, Psychopathy, and Serial Killer Personality and Crime Scene Characteristics », *Brief Treatment and Crisis Intervention*, 7(2), 2007, pp. 151-160.

16. Hare, R. D., *The Hare Psychopathy Checklist-revised*, Toronto, Multi-Health Systems, 1991.

17. Harris G. T., Rice M. E., Cormier C. A., « Psychopaths : Is a therapeutic community therapeutic ? », *Therapeutic Communities*, 15, 1994, pp. 283-289.

18. Lynn Scott, Shirley (s.d.), « What makes serial killers tick ? », *Court TV's Crime Library*, Internet.

19. Moffitt, T. E., « The new look of behavioral genetics on developmental psychology : Gene-environment interplay in antisocial behaviors », *Psychological Bulletin*, 131, 2005, pp. 533-535.

20. Alison L., Bennell C., Mokros A., Ormerod D., « The personality paradox in offender profiling : A theoretical review of the processes involved in deriving background characteristics from crime scene actions », *Psychology, Public Policy, and Law*, 8, 2002, pp. 115-135.

21. Duclos, Denis, « Les "crimes de haine", symptômes d'une société américaine fragmentée », *Le Monde diplomatique*, janvier 1998, pp. 16-17 ; du même auteur, *Le Complexe du loup-garou. La fascination de la violence dans la culture américaine*, Paris, La Découverte, 1994.

22. Ressler, R. K., & Shachtman, T., *Whoever Fights Monsters*, London, Pocket Books, 1992.

23. Wikipédia, *Landru*, Internet, 2007.

24. Notre goût nous porte à préférer en littérature le traitement humoristique de cette impuissance, celui que pratique de Quincey, plutôt que celui d'un Jonathan Littel : celui-ci croit remédier à l'impuissance en démontrant une indéniable puissance narrative, celui-ci assume l'impossible, et le monnayage d'une forme brève. je place entre les deux Truman Capote et son mémorable *In cold blood*.

25. Voir p. 18.

N. B. : Dans le temps limité dont nous disposons pour rédiger cette préface, nous n'avons pu nous ménager un accès de première main à toutes les références mentionnées ; nous avons néanmoins choisi de toutes les faire figurer ici, dans l'intérêt de recherches ultérieures.

TABLE DES MATIÈRES

Préface de Jacques-Alain Miller	7
Introduction : L'ÉNIGME DES TUEURS EN SÉRIE	19
<i>Crime et immotivation, 21 ; Reconsidérer le cas Landru, 23 ; Une biographie éclairée par la psychanalyse, 24 ; Le mur de l'incompréhension, 26 ; L'expertise psychiatrique aujourd'hui, 28 ; Compréhension et causalité, 29.</i>	
Chapitre I : HENRI-DÉSIRÉ LANDRU	35
<i>Une vie ordinaire, 41 ; La désagrégation, 44 ; L'envers de la vie ordinaire : l'escroc, 45 ; Landru ingénieur, 51 ; Landru « marchand de meubles », 60.</i>	
Chapitre II : LANDRU ET LES FEMMES : TROIS CATÉGORIES PLUS UNE	73
<i>Une femme, une famille, 74 ; Les « fiancées disparues », 76 ; L'impossible déshumanisation, 96 ; Landru amoureux, 101 ; La mère..., 111 ; Le père et la théorie de l'amour, 115.</i>	
Chapitre III : LANDRU ET LES HOMMES : UN MONDE DIVISÉ EN DEUX	125
<i>La police, 125 ; Les juges, 132 ; Les défenseurs, 136 ; Derrière le mur : l'aveu posthume, 143.</i>	
Chapitre IV : LA PSYCHOSE DE LANDRU	149
<i>L'expertise psychiatrique, 149 ; Le corps de l'homme-caoutchouc, 158 ; La folie : un matérialisme absolu, 166 ; Landru assassin, 175.</i>	

<i>Chapitre V : AUTRES ÉCLAIRAGES</i>	185
<i>Donato Bilancia, « tueur au hasard », 185 ; Pierre Rivière : sauver son père, 200.</i>	
Conclusion : PSYCHOSE ET RESPONSABILITÉS PÉNALES	217
BIBLIOGRAPHIE	241